dans plusieurs textes dénonçant l'esprit de croisade, au profit d'une « altérité croisée ». Plutôt qu'un « altior sensus » qui tendrait à systématiquement associer les Turcs à l'orthodoxie catholique, le texte suggère, par sa richesse sémantique, un « alter sensus », où ces termes entrent dans des rapports variables. François Rouget table sur les influences du trio Castiglione-Machiavel-Rabelais, dans une relecture éclairante de l'épisode de l'Abbaye de Thélème qui s'inscrit dans la foulée des réflexions de François Rigolot sur la satire du modèle courtois. Cet article a le grand mérite d'offrir une perspective neuve sur l'un des passages les plus commentés par la critique rabelaisienne et d'attirer l'attention sur le peu connu *Règlement pour une société de plaisir* de Machiavel, dont le texte est fourni en italien et dans sa traduction française. Stéphan Geonget montre comment une page d'histoire de la rivalité entre l'Allemagne (défendue par l'érudit Jacques Wimpheling) et la France est actualisée dans la fiction par Rabelais afin de servir la cause de l'illustration nationale. On se permettra d'émettre quelques réserves sur cet article qui semble parfois vouloir faire dire au texte plus qu'il ne laisse deviner. Le volume se clôt sur l'« Index des œuvres de Rabelais dans les quarante premiers volumes des études rabelaisiennes », compilé par Damien Dard. Cet index recense les références à l'ensemble des écrits rabelaisiens, c'est-à-dire les quatre livres « canoniques », mais aussi le *Cinquiesme Livre* et des écrits divers (entre autres les pronostications, les almanachs et la correspondance). Le classement des références par chapitres en fait un outil de travail maniable et efficace. Il fournira, à l'étudiant comme au chercheur aguerri, un premier tour d'horizon de l'état présent des recherches sur des questions spécifiques.

Bien que ce volume regroupe des contributions de tendances critiques différentes et de thèmes variés, il remanie quelques-unes des préoccupations les plus importantes de la critique rabelaisienne : le langage et son interprétation (François Cornilliat, James Helgeson) et les phénomènes de dialogue intertextuel (Frédéric Tinguely, François Rouget). Il est stimulant de constater que les articles de ce volume, qui dans l'ensemble représentent une contribution intéressante aux études rabelaisiennes, parviennent, malgré l'abondance des commentaires pré-existants, à renouveler, nuancer ou préciser la lecture d'un texte qui, une fois de plus, se donne à voir dans sa richesse et sa complexité.

RENÉE-CLAUDE BREITENSTEIN, *McGill University*

Jean Bouchet, Traverseur des voies périlleuses (1476-1557). Actes du colloque de Poitiers (30-31 août 2001) réunis par Jennifer Britnell et Nathalie Dauvois. Paris, Honoré Champion, 2003. P. 320.

Dans le sillage des recherches de Jennifer Britnell sur Jean Bouchet, ainsi que dans celui des travaux de François Cornilliat sur la poétique des Rhétoriciens, ce volume a pour vocation de mieux faire connaître l'œuvre du « Traverseur des voies périlleuses ». Les contributions réunies par Jennifer Britnell et Nathalie

Dauvois retracent l'itinéraire intellectuel d'un écrivain que l'on a souvent présenté comme « le dernier survivant de l'école des Grands Rhétoriciens », contemporain d'Erasme et de Rabelais dont la carrière et l'abondante production littéraire échappent aux formules simplificatrices. Poète, historien et moraliste, procureur cultivé et régisseur de mystères, Bouchet aborde les sujets les plus divers et s'essaie non seulement à des genres comme le prosimètre et l'épître, mais aussi à l'élégie, à l'épigramme et à l'épithaphe, rejoignant de surcroît la poésie marotique dans des textes comme *Les Angoisses et remèdes d'amour*. Plutôt que la figure d'un survivant d'une époque révolue, ou que celle d'un *Janus bifrons* tourné à la fois vers les vieilles formes médiévales et la nouvelle culture humaniste, les différentes communications proposées ont le mérite de nous faire redécouvrir le visage d'un écrivain en mouvement et en évolution, dont l'œuvre est avant tout le reflet d'une période complexe et dynamique.

L'ordre chronologique adopté par les éditrices pour la publication de ces actes de colloque permet de mieux comprendre les étapes successives d'une œuvre que l'on a trop souvent réduite aux *Epistres morales et familières*, le volume proposé réunissant des contributions qui procèdent d'approches très diverses allant de l'étude de la vie littéraire à la critique féministe, en passant par l'histoire de la rhétorique et de la poétique, l'analyse de l'intertextualité, l'étude des sources classiques ou encore celle du dialogue qu'entretiennent l'œuvre littéraire et l'architecture.

L'une des gravures qui illustrent les *Regnars traversant* constitue le point de départ de la réflexion d'Anna Slerca, qui montre qu'en évoquant l'image énigmatique d'un renard doté d'une hotte et d'une torche allumée dans le contexte de sa critique des « flatteurs de courvol. XLII, Varia. Genève, Droz, 2003. P. 144», Jean Bouchet fait appel à une riche tradition qui inclut les fables d'Esopé, les *fastes* d'Ovide ainsi que le *Livre des Juges*. Cynthia Brown s'interroge sur l'expression du deuil féminin et la représentation de voix de femmes allégorisées dans *L'Épithaphe de madame Anne de Bretagne* et *l'Épigramme d'Anne, deux fois Roïne de France*, comparant ces textes avec les œuvres que Jean Marot, Jean Lemaire de Belges et André de la Vigne consacrèrent également au décès inattendu de la reine en 1514. Simon McKinnon situe *l'Épître envoyée des Champs Élysées par feu Henry roy d'Angleterre à son filz Henry huitiesme de ce nom* dans la tradition de la littérature patriotique anti-anglaise tout en soulignant la complexité de la forme et de l'argumentation historique et juridique employée pour ce poème composé dans le contexte de la guerre de 1511-1514. Dans la communication qu'il consacre au *Temple de Bonne Renommée*, David Cowling nous rappelle que le recours à la fiction architecturale et à *l'ars memoriae* — techniques empruntées à des prédécesseurs comme Georges Chastelain et Jean Lemaire — permet à Bouchet d'offrir à ses lecteurs un message à la fois didactique et encyclopédique. Deux contributions mettent en lumière le caractère méta-poétique du *Labyrinth de Fortune*: Pascale Chiron part des points communs qui rapprochent la démarche de Jean Bouchet de celle de Rabelais pour retrouver les marques d'une réflexion sur le fonctionnement de l'allégorie mythologique

et de l'*involutrum* poétique dans l'œuvre écrite à la mémoire d'Artus Gouffier en 1522; Nathalie Dauvois propose une judicieuse lecture des *marginalia* qui accompagnent le texte pour cerner les étapes d'« une interrogation sur le statut du discours littéraire, sur son rapport aux autorités ».

Deux enquêtes complémentaires de Régis Rech et de Giovanna Bellati reconstituent les sources historiques et classiques de l'œuvre du « Traverseur », dont la modernité s'affirme par une prédilection pour les sources historiques originales et un rapport critique aux *auctoritates*.

La contribution de François Cornilliat met en lumière les divers aspects de la réflexion sur l'éloquence et la persuasion qui se profile dans *Le panegyric du Chevallier sans reproche*; l'auteur dévoile ainsi les enjeux et le fonctionnement d'une œuvre spéculaire où se manifeste une tension entre les genres de l'éloge et du récit historique, tout en proposant une stimulante analyse de la « défaite de l'éloquence » mise en scène par le Rhétoricien dans le cadre de son hommage à l'une des victimes de la bataille de Pavie.

Jean Lecoindre fait revivre les cercles humanistes parisiens des années 1510-1520 et la figure de Nicolas Petit, dont l'œuvre exerça une influence déterminante sur Jean Bouchet. Nous découvrons ainsi l'empreinte de la poétique de la « sylve », poème improvisé à la manière de Politien, dans des textes comme *La déploration de l'Eglise militante*. Dans la contribution qu'elle consacre aux *Triumphes de la noble et amoureuse dame*, Jennifer Britnell relit un texte hybride dont qui, montre-t-elle, constitue un manuel de foi catholique en même temps qu'un recueil de *poetrie* au sens où l'entendait Jacques Legrand. L'auteur décrit également l'unique exemplaire existant d'une édition des *Triumphes* publiée à Rennes en 1541 (BN Vélins 546). Adrian Armstrong étudie les manifestations de la violence et la représentation des personnages féminins dans le *Jugement poetic de l'honneur femenin* en faisant appel aux théories de Judith Butler et de Penelope Deutscher pour comprendre un texte qui « résiste à l'unité ». Suit alors une contribution de Patrick Joole qui s'intéresse à la *dispositio* des *Epistres morales et familières* et à la « rhétorique de l'écart » et de la modération qui caractérise un recueil dans lequel Bouchet s'éloigne de plusieurs manières du style des Grands Rhétoriciens. Le volume se referme avec une communication dédiée aux *Triumphes du treschretien Roy de France*; comme le montre Anne Schoysman, la dernière composition de Bouchet représente une véritable somme de l'œuvre du « Traverseur », composée au moment où l'écrivain se livre à une réflexion approfondie sur la valeur et les enjeux de sa propre activité littéraire.

A la lumière de ces contributions toujours stimulantes et souvent novatrices, on peut conclure avec les éditrices de ce volume que « Jean Bouchet est sans doute moins le représentant nostalgique d'un ordre passé que le témoin privilégié des mutations de l'univers de la Renaissance ». Suivre la pensée et la carrière du « Traverseur » nous permet aussi de redécouvrir une époque d'effervescence littéraire où, à la veille de la publication de la *Défense et illustration de la langue française*, se rejoignent et se côtoient traditions classiques, formes médiévales et pratiques littéraires déjà « modernes ». Par sa qualité et sa substance, ce recueil

se présente également comme une excellente introduction aux *Œuvres complètes* de Jean Bouchet (à paraître chez Honoré Champion), préparées par une équipe qui rassemble la plupart des spécialistes conviés au colloque de Poitiers.

HERVÉ-THOMAS CAMPANGNE, *University of Maryland, College Park*

Géralde Nakam, *Le dernier Montaigne*. Paris, Honoré Champion (Études montaignistes, 39), 2002. P. 294.

Ce recueil de douze communications et articles publiés entre 1992 et 1997—et d’une conférence inédite—serait, selon la Préface, « sans doute [le] dernier ouvrage sur Montaigne » d’une chercheuse exceptionnelle qui a érigé dans le paysage montaigniste deux monuments d’érudition indissociables et complémentaires : *Montaigne et son temps. Les événements et les Essais* et *Les Essais de Montaigne miroir et procès de leur temps. Témoignage historique et création littéraire*, les deux tomes tirés de sa thèse d’État et publiés chez A.-G. Nizet, l’un en 1982, l’autre en 1984. Une troisième étude, plus tendancieuse, *Montaigne, la manière et la matière* (Klincksieck, 1992), tente d’asseoir une lecture maniériste des *Essais* en fonction des beaux-arts (dont l’architecture), essentiellement italiens, de l’époque de l’humanisme conquérant.

Le dernier Montaigne se partage en deux parties, « l’une d’analyses, l’autre de synthèses » (p. 18), précise l’auteure dans une Préface qui se veut, aussi, le résumé liminaire d’une œuvre cohérente, lisse, unie. (Effectivement, les renvois internes sont très nombreux, frisant — sinon la répétition — la redondance !)

Les cinq premiers chapitres de la Première partie se confinent très peu à l’analyse des additions manuscrites à l’édition de 1588, appelées communément la couche C du texte. Il s’en dégage pourtant quelques traits intéressants : premièrement, les additions provoquent une métamorphose en profondeur du texte préexistant; deuxièmement, sentant sa mort approcher, Montaigne aurait renoué avec des racines juives, d’où son opposition radicale à cette Espagne que l’auteure qualifie d’« officielle », tant au supplice du vertugadin (p. 69) qu’à la superbe et au mépris des conquistadores, et surtout à Philippe II, monstre de cruauté qui menacerait l’intégrité même du royaume (p. 74). D’où aussi l’élan qui le porte à retravailler la narration de l’évêque portugais Jérôme Osorio de Fonseca et à y incorporer une disposition dramatique de façon à souligner le caractère inexcusable de la persécution au Portugal des Juifs expulsés d’Espagne. (surtout, p. 73, 89). De plus, dans l’« Apologie » et « De la Vanité », ce serait sous le coup de la réminiscence d’un hymne hébraïque qu’il apporterait un changement à la discussion dans Plutarque sur le sens du mot « EI » gravé sur le fronton du temple de l’oracle à Delphes (p. 97). D’ailleurs, le dieu indéfinissable de l’« Apologie » serait davantage celui de la religion juive que de la chrétienne et ceci à la faveur de la couche C (p. 142).